

LA LENTE MORT DE L'UNIVERSITÉ

par Terry Eagleton

Il y a quelques années, j'ai été invité par le président d'une grande université de technologie en Asie de venir la visiter. Comme tout homme de son importance, il était flanqué de deux jeunes assistants en costumes noirs qui, pour autant que je sache, portaient des kalashnikovs sous leurs manteaux. Après avoir parlé longuement de ses nouvelles sections d'études économiques et de management, le président a pris une pause pour me permettre de le complimenter. Au lieu de cela je lui ait fait remarqué qu'il ne semblait y avoir aucune étude critique d'aucune sorte sur son campus. Il m'a regardé d'un air amusé, comme si je lui avais demandé combien de doctorats en pole-dancing il avait chaque année, puis répondit de manière assez raide "Votre remarque sera notée". Il a ensuite sorti de sa poche un petit objet de très haute technologie, l'ouvrit et prononça dedans quelques mots en Coréen, probablement "Tuez-le". Une limousine de la longueur d'un terrain de cricket est ensuite arrivé, les assistants du président l'y firent rentrer puis elle repartit. J'ai regardé sa voiture disparaître de ma vue, me demandant quand est-ce que son ordre d'exécution serait accompli.

Ceci est arrivé en Corée du Sud, mais cela aurait put prendre place à peu près n'importe où ailleurs sur la planète. Depuis Cape Town à Reykjavik, de Sydney à Sao Paulo, un évènement aussi important que la révolution cubaine ou l'invasion de l'Irak à sa propre manière est à coup sûr en approche : la lente mort de l'université en tant que centre de la critique humaine. Les universités, qui en Angleterre ont une histoire longue d'environ 800 ans, ont traditionnellement été raillé comme étant des tours d'ivoire, et il y a toujours eu une part de vérité dans cette accusation. Pourtant la distance qu'elles ont misent entre elles et la société en général pouvait démontrer à la fois cette théorie et son contraire, leur permettant de refléter les valeurs, ambitions et intérêts d'un ordre social trop frénétiquement attaqué à ses propres activités à court terme pour être capable d'autocritique. A travers le globe, cette distance de la critique est en train d'être diminuée à presque rien maintenant que les institutions qu'ont produit Erasmus et John Milton, Einstein et Monty Python, capitulent face aux priorités du capitalisme global.

Un lectorat américain sera assez familier avec la plupart de tout ceci. Standfort et le MIT, après tout, ont produit les modèles de l'université entrepreneuriale. Ce qui a émergé en Angleterre, cependant, est ce que certains pourraient appeler l'américanisation sans richesse - la richesse, au moins, du secteur privé de l'éducation américaine.

Cela devient d'autant plus vrai dans ces écoles traditionnelles de la noblesse anglaise, Oxford et Cambridge, dont les facultés ont toujours été protégée jusqu'à un certain point contre les économies étrangères durant des siècles de généreuses donations. Il y a quelques années, j'ai démissionné de mon poste à l'université d'Oxford (un évènement aussi rare qu'un tremblement de terre à Edinburg) lorsque j'ai compris qu'on attendait de moi que je me comporte moins comme un étudiant que comme un patron d'entreprise.

Lorsque je suis entré à Oxford pour la première fois 30 ans plus tôt, un tel professionnalisme aurait été accueilli avec un dédain d'aristocrate. Ceux parmi mes collègues qui ont pris la peine de terminer leur doctorat utiliseraient parfois le titre de "Monsieur" plutôt que "Docteur", vu que "Docteur" suggérait un niveau de travail impropre à un gentleman. La publication de livres était vue comme un projet assez vulgaire. Un bref article tous les 10 ans environ sur la syntaxe du portugais ou les habitudes culinaires de l'ancienne Carthage était considérée comme à peine permise. Il fut un temps plus ancien où les étudiants ne se seraient même pas dérangés à organiser des cours privés pour leurs semblables moins âgés. Au lieu de cela, ces nouveaux étudiants [débarqueraient simplement soûls dans les chambres de leurs aînés pour un verre de sherry et une discussion civilisée sur Jane Austen ou la fonction du pancréas ? (traduction hésitante)].

Aujourd'hui, Oxbridge conserve l'essentiel de son génie. Ce sont les donneurs qui décident comment investir l'argent de l'université, quelles fleurs planter dans ses jardins, quels portraits accrocher dans la salle commune dans sages, et comment expliquer à leur étudiants pourquoi ils ont dépensé plus dans la cave à vin que dans la librairie. Toutes les décisions importantes sont prises par les boursiers de l'université en réunion plénière, et chaque affaire est conduite par des représentants élus, depuis les finances de l'établissement jusqu'aux routines administratives. Ces dernières années, cet admirable système d'auto-gouvernance a dû se confronter un grand nombre de défis centralisateurs, du genre de ceux qui m'ont conduit à quitter mes fonctions, mais a tenu bon dans les grandes lignes. Précisément parce que les établissements d'Oxbridge sont pour la plupart des institutions pré-modernes, ils ont une petitesse qui peut servir de modèle pour une démocratie décentralisée, et cela malgré l'odieux privilège dont ils continuent de profiter.

Ailleurs en Angleterre, la situation est très différente. Au lieu de gouvernement par les universitaires on trouve un pouvoir hiérarchique, de la bureaucratie byzantine, de jeunes professeurs qui ne sont rien de moins que [dogsbody ?], et des vices chanceliers qui se comportent comme s'ils dirigeaient Général Motors. Les seniors du corps enseignant sont désormais des seniors managers, et l'air est lourd de demandes d'auditions et de comptabilité. Les livres - ces phénomènes troglodytiques pré-technologiques - sont de plus en plus dénigrés. Au moins une université anglaise a réduit le nombre d'étagères que les enseignants peuvent avoir dans leurs bureaux afin de décourager l'idée de "bibliothèque personnelle". Les corbeilles à papier deviennent aussi rare que les intellectuels au Tea Party, à présent que le papier fait parti du passé.

Les administrateurs philistins ont plastifié leur campus de logos stupides et publié leurs édits dans une prose barbare et semi-littéraire. Un vice-chancelier de l'Irlande du Nord a commandé que la seule salle publique encore présente dans le campus, partagée habituellement par les enseignements comme les étudiants, soit transformée en salle à manger privée dans laquelle il puisse entrevoir des gros bonnets et des entrepreneurs. Quand les étudiants ont occupé cette salle en signe de protestation, il a ordonné aux gardes de sécurité de saccager la chambre la plus proche. Les vices chanceliers anglais démolissent leurs propres universités depuis des années, mais rarement de façon aussi directe. Sur le même campus, le personnel de sécurité dispersent les étudiants qu'ils trouvent rassemblés. L'idéal serait une université débarrassée de ces créatures ébouriffées et imprévisibles.

Au milieu de cette débâcle, ce sont les sciences humaines par-dessus tout qui se retrouvent acculées. L'état anglais continue de distribuer des subventions aux universités pour la science, la médecine, l'ingénierie et similaires, mais ont cessé d'envoyer la moindre ressource significative pour les arts. Il n'est pas hors de question que si rien ne change, tous les départements des sciences humaines fermeront dans les années à venir. Si les sections d'Anglais survivent, cela pourrait être seulement pour enseigner aux étudiants d'économie à utiliser le point-virgule, ce qui n'est pas vraiment ce que Northrop Frye et Lionel Trilling avaient en tête.

Les départements des sciences humaines doivent maintenant se soutenir les uns les autres principalement au moyen des frais de scolarité qu'ils reçoivent de leurs étudiants, ce qui signifie que les plus petites institutions qui dépendent presque entièrement de cette ressource ont été privatisées en douce. L'université privée, qui en Angleterre a résisté pendant si longtemps, rampe encore plus. Pourtant le gouvernement du premier ministre David Cameron a également supervisé une forte hausse des frais de scolarité, ce qui signifie que les étudiants, dépendants des prêts et encombrés de dettes, demandent de manière tout à fait compréhensible de hauts standards d'éducation et plus de considération personnelle en échange de leur argent alors que leurs départements des sciences humaines sont financièrement affamés.

De plus, l'enseignement a été depuis quelques temps un business moins vital que la recherche dans les universités anglaises. C'est la recherche qui rapporte de l'argent, et non les cours sur l'Expressionnisme ou la Réformation. Chaque année, l'état anglais effectue une inspection de chaque université, évaluant les résultats de recherche de chaque département avec un détail des plus soigneux. C'est sur cette base que les subventions du gouvernement sont octroyées. Il y a donc eu moins de motivation pour les académiciens de se dévouer à l'enseignement, et plein d'autres raisons de produire pour le bien de la production, baratinant dans des articles sans intérêt, créant des journaux en ligne superflus, remplissant consciencieusement des formulaires de subvention supplémentaires indépendamment du fait qu'ils en aient réellement besoin ou pas, et occupant des heures à rembourrer leurs CV.

Dans tous les cas, la vaste augmentation de la bureaucratie dans les hautes études anglaises, provoquées par l'omniprésence de l'idéologie managériale et les impitoyables exigences de l'état lors des évaluations, signifie que les académiciens ont peu de temps pour préparer leurs programmes d'enseignement même si ces derniers semblent mériter un tel investissement. Des points sont données par les inspecteurs de l'état pour les articles fourrés de notes en bas de page, mais peu ou aucun sont données pour un livre à succès destiné aux étudiants et aux grand public. Les académiciens ont plus de chances d'augmenter la note de leur institution en prenant un arrêt temporaire, arrêtant d'enseigner pour accélérer leurs recherches.

Ils amélioreront d'autant plus les ressources de l'établissement lorsqu'ils abandonnent complètement l'université et rejoignent un cercle d'influence d'où ils reçoivent de leurs maîtres financiers un salaire beaucoup plus enviable et permettent aux bureaucrates de répandre les résultats de leur travaux à travers un professorat déjà surchargé de savoir à transmettre. Beaucoup d'académiciens en Angleterre sont conscients de combien leur institution adorerait ["see the back of them" ?], à l'exception de quelques familles plus ou moins nobles qui sont capables de faire entrer une large clientèle. Il n'y a, en fait, aucune pénurie de conférenciers cherchant à prendre une retraite anticipée, étant donné que l'académie anglaise était un endroit agréable pour travailler il y a quelques décennies et qu'elle est à présent un environnement profondément désagréable pour beaucoup de ses employés. Néanmoins, pour remuer le couteau dans la plaie, ils sont sur le point d'avoir aussi leur retraite coupées.

De la même manière que les professeurs se transforment en managers, les étudiants deviennent des consommateurs. Les universités se tombent dessus dans une ruée déshonorante dans le but d'assurer leurs entrées d'argent par les frais de scolarité. Une fois que de tels consommateurs ont franchi les portes de l'établissement, on met la pression sur leurs enseignants pour qu'il y ait le moins d'échecs, car sinon l'établissement perd de l'argent. L'idée générale est que si l'étudiant échoue, c'est la faute de son professeur, un peu comme un hôpital dans lequel chaque mort est incombée au personnel soignant. L'une des conséquences de cette poursuite aux économies des étudiants est l'apparition croissante de cours adaptés pour n'importe quoi qui soit à la mode parmi les jeunes autour de 20 ans. Dans ma propre discipline d'Anglais, cela signifie privilégier les vampires plutôt que les Victoriens, la sexualité plutôt que Shelley, les fanzines plutôt que Foucault, le monde contemporain plutôt que le médiéval. C'est ainsi que des politiciens vissés à leurs chaises et des forces économiques (ndt : peut-on parler de lobbies ?) en viennent à définir les programmes. Tout département d'Anglais qui concentre son énergie sur l'étude de la littérature anglo-saxonne du 18ème siècle se trancherait lui-même la gorge.

Avides de rentrées d'argent, certaines universités anglaises autorisent désormais des étudiants médiocres à continuer vers des études plus longues, tandis que les étudiants étrangers (qui sont souvent obligé de payer le prix fort) peuvent se retrouver avec un doctorat en Anglais tout en étant très peu d'aisance avec la langue. Ayant longtemps considéré l'écriture créative comme une vulgaire activité américaine, les départements d'Anglais sont désormais désespérés d'embaucher un romancier mineur ou un poète raté pour attirer les hordes de potentiels Pynchons, dilapidant complètement l'argent de leurs frais d'inscription en sachant cyniquement que les chances de faire accepter l'un de leurs écrits à un éditeur de Londres sont probablement plus faibles que celles de se réveiller en découvrant que vous avez été changé en abeille géante.

L'éducation devrait plutôt être à l'écoute des besoins de la société. Mais cela ne veut pas dire se considérer comme une station service du néo-capitalisme. En fait, vous répondriez aux besoins de la société beaucoup plus efficacement si vous affrontiez ce modèle d'apprentissage complètement aliéné. Les universités médiévales ont superbement servi la plus large part de la société, mais elles l'ont fait en produisant des pasteurs, des avocats, des théologiens, et des fonctionnaires qui aidaient à soutenir l'Eglise et

la nation, non pas en renfrognant la moindre forme d'activité intellectuelle qui pourrait ne pas faire rapidement gagner de l'argent (ndt : je trouve l'emploi du conditionnel est très important).

Les temps, cependant, ont changé. Selon l'état anglais, toute recherche académique soutenue par une subvention publique doit désormais se considérer comme faisant partie de la soit-disante "économie des connaissances", avec un impact mesurable sur la société. Un tel impact est en vérité plus facile à évaluer pour des ingénieurs en aéronautique que pour des historiens. Les pharmaciens ont tendance à mieux s'en sortir à ce jeu que les phénoménologues (ndt : oui, ce mot existe). Les sujets qui n'attirent pas d'investissement en provenance des industries privées, ou qui ont peu de chance d'attirer un grand nombre d'étudiants, sont plongés dans un état de crise chronique. Le mérite académique est assimilée à la somme d'investissement que vous pouvez obtenir, tandis qu'un étudiant cultivé est considéré comme un employé potentiel. Ce n'est pas le bon moment d'être un paléographe ou un numismate, des activités qui bientôt ne pourront plus être épelées correctement pour cause d'absence de pratique.

L'effet de cette mise à l'écart des sciences humaines peut être ressentie tout le long du chemin en amont jusqu'au études secondaires, où les langues modernes sont clairement en déclin, où l'histoire signifie en fait l'histoire moderne, et où l'enseignement des classiques est largement confiné aux institutions privées telles que le Eton College. (C'est ainsi que Boris Johnson, ancien Etonnien et maire de Londres, [enrichissait ?] régulièrement ses discours avec des citations d'Horace).

Il est vrai que les philosophes pourrait toujours installer des clinique du Sens de la Vie aux coins des rues, et les linguistes modernes pourraient se poser à des endroits publics stratégiques où une traduction particulière pourrait être sollicitée. En général, l'idée est que les universités doivent justifier leur existence en agissant comme des ancillaires (ndt : vieux mot signifiant "servantes") et des entrepreneurs. Comme l'explique froidement un rapport du gouvernement, elles devraient fonctionner comme des "cabinets de conseil". En fait, elles sont devenues en elles-mêmes des industries de profit en servant d'hôtels-restaurants qui organisent des concerts, des événements sportifs, et ainsi de suite.

Si les sciences humaines en Angleterre sont en train de dépérir, c'est largement parce qu'elles sont dirigées par des pouvoirs capitalistes tout en étant simultanément mises en situation de crise financière. (Il manque à l'éducation supérieure anglaise la tradition philanthropique des Etats Unis, principalement parce que les USA ont beaucoup plus de millionnaires que l'Angleterre). Nous parlons également d'une société dans laquelle, contrairement aux USA, les études supérieures n'étaient traditionnellement pas considérées comme un produit que l'on pouvait acheter et vendre. En effet, la majorité des étudiants actuels des lycées anglais est convaincue que les études supérieures devraient être prodiguées gratuitement, comme c'est le cas en Ecosse ; et bien qu'il y ait une part d'intérêt personnel évident dans cet opinion, il y a également une honnête part de justice. L'éducation de la jeunesse, de la même manière que le fait de les protéger des tueurs en série, devrait être considérée comme une responsabilité social et non pas une question de profit.

J'ai moi-même reçu une bourse d'étude qui m'a permis d'étudier sept ans à Cambridge sans avoir à dépenser un centime. Il est vrai qu'en conséquence du fait d'avoir une dette envers l'état à un âge où j'étais facilement impressionnable, je suis devenu mou et démoralisé, incapable de me tenir debout tout seul ou de protéger ma famille avec une arme si la situation se présentait. Ma dépendance envers l'état est telle qu'il m'est arrivé de temps en temps d'appeler les pompiers plutôt que d'essayer d'éteindre un petit incendie avec mes propres mains toutes cornées. Malgré cela, je suis toujours prêt à échanger toute somme d'indépendance virile contre sept ans à Cambridge.

Il est vrai que seulement 5% de la population anglaise entrait à l'université du temps où j'y étais, et certains disent qu'aujourd'hui, alors que ce chiffre est monté autour de 50%, une telle générosité d'esprit n'est plus abordable. Pourtant l'Allemagne, pour ne nommer qu'un seule exemple, offre une éducation gratuite à sa population étudiante pourtant assez importante. Un gouvernement anglais qui serait sérieux à propos de libérer les jeunes générations de dettes étudiantes pourrait le faire en augmentant les taxes sur l'obscène classe riche et récupérer les milliards perdus chaque année en évasion fiscale.

Un tel gouvernement chercherait également à redorer l'honorable blason de l'université en tant que l'une des rares institutions de la société dans laquelle les idées dominantes peuvent être soumises à de rigoureuses critiques. Et si les valeurs des sciences humaines se trouvaient non pas dans la façon dont elles se conforment à d'aussi dominantes notions, mais dans la façon dont elle ne s'y conformeraient pas ? Il n'y a aucune valeur à s'intégrer juste pour s'intégrer. Dans les temps anciens, les artistes étaient plus largement intégrés dans la société qu'ils ne le sont dans l'époque moderne, mais une part de cela s'explique par le fait qu'ils étaient souvent des idéologues, des agents d'un pouvoir politique, des [garants?] du statu quo. L'artiste moderne, au contraire, n'a aucune niche protégée dans l'ordre sociale, mais c'est précisément en cela qu'il ou elle refuse de considérer son adoration comme étant acquise.

Jusqu'à ce qu'un meilleur système émerge, cependant, j'ai moi-même décidé de devenir un pourvoyeur de service. A ma grande honte, j'ai pris l'habitude de demander à mes étudiants au début de l'année s'ils peuvent payer pour mes plus éclairantes analyses sur les œuvres littéraires, ou s'ils devront se contenter de quelques commentaires certes utilisables mais moins avancés.

Faire payer pour des idées est une affaire désagréable, et ce n'est peut-être pas le moyen le plus efficace d'établir des relations amicales avec des étudiants ; mais cela semble être une conséquence logique de l'actuel climat académique. A ceux qui se plaignent que cela crée de la discrimination parmi les étudiants, je ferai remarquer que ceux qui ne peuvent pas payer en liquide pour mes analyses les plus perspicaces sont parfaitement libres de faire du troc. Des tartes fraîchement cuites, des fûts de bière faite maison, des chandails tricotés et de solides chaussures faites à la main : tout cela est éminemment acceptable. Ce sont, après tout, des choses bien plus importantes dans la vie que l'argent.

**Terry Eagleton est un professeur distingué en littérature à l'Université de Lancaster.
Il est l'auteur de 50 livres, dont "Comment lire la Littérature" (Journal de l'université de Yale, 2013)**